



Numéro : 46

Octobre 2016



*La Dordogne, été 2016*

Photo Jacques Saraben

**Note de lecture : NOTRE-DAME DU PÉRIGORD<sup>(1)</sup>.**

**L**e chanoine Pierre Louis Entraigues (1871-1939) est l'auteur de ce livre, édité chez l'auteur, à Périgueux en 1928.

Il a procédé notamment à l'étude, au double point de vue de l'histoire et de la tradition, des statues anciennes de la Vierge dans les églises du Périgord.

Souvent la facture de ces statues est, dit-il, grossière et leur expression naïve, mais elles attirent le regard par le mystère qui les entoure, source de foi pour les chrétiens. Dommage que certaines soient disparues à jamais.

Visitons d'abord **Limeuil**.



Photo Gérard Marty

***La Vierge de gabarriers à Limeuil***

<sup>(1)</sup>Selon l'abbé Carles, ce livre obtint un prix de l'Académie Française.

**SOMMAIRE**

**RUBRIQUE MÉMOIRE**

**Note de Lecture : Notre-Dame du Périgord** par Michel ROBIN (*pages 2 à 5*).

**Un curé guérisseur : l'abbé Chanat à Sagelat (suite)** par Gérard MARTY (*pages 6 à 11*).

**La Vierge des gabarriers à Siorac** par Gérard MARTY (*pages 12 à 16*).

**Limeuil au XIX<sup>ème</sup> siècle** par Gérard MARTY (*pages 20 et 21*).

**RUBRIQUE OCCITAN**

**Del temps que lo bestium parlavan** per Gérard MARTY (*pajas 17 a 19*).

**Au temps où les bêtes parlaient** par Gérard MARTY (*pages 17 à 19*).

**ACTUALITÉS**

**Fête de vieux métiers à Calès** (*page 22*).

**Estivalivre au Buisson** (*page 23*).

**En observant la nature** (*page 24*) :

Singulière chenille

Mille soleils aux Salveyries

---

L'actuelle église paroissiale possède une vierge ancienne. Elle était jadis dans une petite chapelle construite sur la rive droite de la Dordogne près du lieu-dit Les Bailloutets. Cette chapelle portait le nom de Notre-Dame-des-Anges dont il ne reste plus que des ruines. Ce sont les frères mineurs qui l'avaient fait construire. La tradition raconte que cette chapelle était très visitée et que, les pères Récollets qui la desservaient, donnaient à manger aux pèlerins.

Les protestants, maîtres de Limeuil, ruinèrent la chapelle, séparèrent la tête du tronc de la statue et jetèrent les morceaux, l'un dans la Vézère et l'autre dans la Dordogne. Ces débris furent plus tard retrouvés et la statue placée dans la chapelle du couvent des Récollets fondé vers 1630, puis après la Révolution, dans l'église Sainte-Catherine.

C'est une œuvre locale remarquable, peinte avec des couleurs bien conservées. La tête et le tronc ont été assez mal rajustés. Elle est placée dans la nef, dans une niche peinte en bleu azur. Ce serait la Vierge noire des bateliers.

Au-dessus de la porte de l'église est une autre Madone. C'est une Vierge droite, de petite stature, qui tient l'enfant Jésus dans ses bras. Elle proviendrait aussi de la chapelle des Récollets.

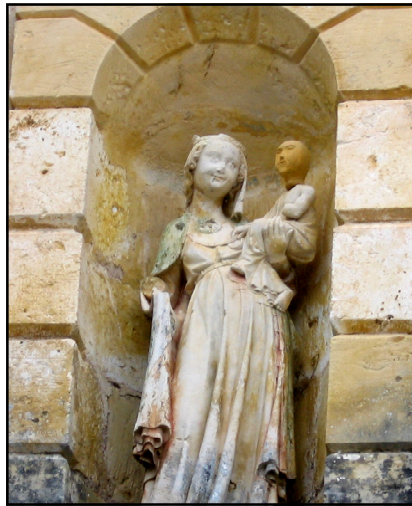


Photo Gérard Marty

***La Vierge au-dessus de l'entrée  
de l'église Sainte-Catherine de  
Limeuil***

Passons par **Calès**.

Cette paroisse possédait, avant la Révolution, un sanctuaire dédié à Notre-Dame-du-Lac au lieu qui porte encore le nom de La Chapelle. Il n'en reste que quelques ruines<sup>(2)</sup> et une statue conservée dans l'église paroissiale de Calès. Elle est en bois, grossièrement travaillée, portant l'enfant Jésus de la main gauche ; la droite a été cassée. Elle est datée du XV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>(2)</sup>Les ruines ont actuellement complètement disparu.



Photo Gérard Marty

***La vierge de Calès***

Cette vierge noire est la protectrice des gabarriers et des femmes allaitant leur bébé (inscription portée actuellement sur la notice de l'église). Il est vrai, d'après Louis Entraigues, que les femmes enceintes et les mères allaient visiter ce sanctuaire afin d'obtenir la grâce d'élever elles-mêmes leurs enfants et de les nourrir de leur lait (référence à la Vierge et Jésus).

Continuons par **Trémolat**.

Au milieu de la façade de l'église et au-dessus de la porte d'entrée, dans une niche assez bien ouvragée, est une statue de la Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Le piédestal porte ces mots qui expliquent le symbolisme du monument : Janua coeli, Porte du ciel.

La statue, d'une seule pierre, a plus de deux mètres de haut sur un mètre de pourtour.



Photo Gérard Marty

*La Vierge au-dessus du portail  
de l'église de Trémolat*

Les moines l'avaient placée là pour qu'elle accueille les pèlerins qui y vénéraient jusqu'à la Révolution, écrit l'abbé Carles, une chemise de l'enfant Jésus donnée par Charlemagne.

L'église à quatre coupes, a été consacrée sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. Elle dépendait de l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême à laquelle elle fut confirmée par une charte de Geoffroy de Couze, évêque de Périgueux, datée de 1142, au temps de l'abbé Guillaume.



*L'inscription sur le socle de la statue*

Le prieuré de Trémolat comptait douze religieux bénédictins.

Terminons par **Capdrot**.

Capdrot, aux confins du Périgord et de l'Agenais, tire son nom de la rivière Dropt qui naît sur son territoire.

Aujourd'hui petite paroisse, elle mérita d'avoir sa page dans le Gallia Christiana grâce à la Vierge noire honorée en son église. De temps immémorial, cette église était le siège d'un archiprêtre.



Photos Jean-Marie Baras (GAM)



*Vues de l'église de Capdrot*



Photo Jean-Marie Baras (GAM)  
***Intérieur de l'église de Capdrot  
avec une nouvelle sculpture***

Quand le pape Jean XXII érigea l'évêché de Sarlat en 1317, il maintint à Capdrot son archiprêtre avec juridiction sur 68 paroisses. À la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, la peste noire ravagea le pays déjà éprouvé par les incursions des routiers et chauffeurs. De ce fait, la collégiale et l'archiprêtre furent transférés à Monpazier en 1492 et confirmés en 1496 par le pape Innocent VIII.

Capdrot conserva néanmoins sa Vierge noire. Mais les protestants démolirent l'église. Avant l'arrivée des réformés, le clergé alarmé avait caché la Vierge noire dans un mur de l'église ou du monastère. Cette statue n'a pas été retrouvée depuis.

La tradition attribue cette statue à saint Front et saint Martial, souvenir lointain du passage de ces deux apôtres dans la région révélant ainsi une haute antiquité.

M. Philippe de Bosredon (1827-1906), archéologue périgourdin, ayant acquis dans une vente en 1883 le sceau de la

collégiale de Capdrot le déposa au Musée Historique du Périgord.

Le sceau est ainsi décrit : « Dans un champ, sous un dais de style ogival secondaire, la Vierge assise, couronnée, tenant une palme et portant l'enfant Jésus ; au-dessus du dais le buste d'un ange. »

Le marquis de Fayolle, président à cette époque de La Société historique et archéologique du Périgord (Shap) a, dans la préface de ce livre, donné des explications sur les Vierges noires telles celles de Rocamadour, de Soulac-sur-Mer et du Puy.

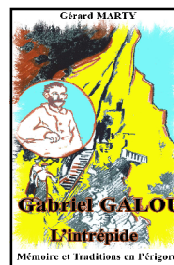
La statue est formée d'une âme en bois de chêne, souvent recouverte d'une toile marouflée et peinte ou de minces lames d'argent ; c'est même là ce qui a donné à certaines d'entre elles, le nom de Vierges noires, le bois ayant pris, par suite du temps ou de l'exposition à la fumée des cierges, une patine sombre, encore plus sensible dans les vierges recouvertes de plaques d'argent dont l'oxydation, comme dans la Vierge de Rocamadour, a pris un ton absolument noir.

**Michel ROBIN**  
**Association : "Jeunesse Alloise".**

### **GALOU, l'intrépide.**

Les articles concernant Gabriel Galou, premier à être descendu dans le Gouffre de Proumeyssac, parus dans les numéros 41, 42, 43 et 44 du Chalelh ont été réunis dans un livret de 40 pages au format de la revue.

Ce livret est disponible au prix de 5 euros.



**UN CURÉ GUÉRISSEUR : L'ABBÉ CHANAT À SAGELAT (Suite).**

**C**ependant, la petite église de Sagelat cache sa vraie richesse dans ses vitraux. Ils sont l'œuvre d'un peintre-verrier de Limoges : Francis Chigot.

Originaire de Saint-Léonard-de-Noblat, Francis Chigot (1879-1960) a fait ses études à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs quand il crée son atelier à Limoges en 1907. Il a travaillé pour la gare des Bénédictins, mais surtout, après la fin de la guerre de 1914-1918, à la restauration des églises du nord de la France détruites pendant le conflit. Il a contribué à la décoration du musée des Beaux-Arts de Limoges.

En 1940, Francis Chigot signe un vitrail pour l'église Notre-Dame-la-Paix à Ribérac. Est-ce à l'occasion de ce chantier en Dordogne que l'abbé Marchadou a eu l'idée de confier à ce maître-verrier la confection des vitraux de l'église de Sagelat ?

En effet, le curé de Sagelat a entamé la restauration de son église courant 1941. La partie ancienne de l'édifice comporte d'étroites ouvertures, mais dans l'abside sud du transept en construction, il prévoit des fenêtres plus importantes.

Dans cette partie de l'édifice qui est dédiée à la Vierge, on découvre sur la droite une image de saint Barthélémy, patron de la paroisse comme on l'a vu. Le dessin est ferme, le visage se détache entre la chevelure et la barbe blanches, le corps se dessine puissamment sous les plis des étoffes. La lumière traverse les verres aux vives couleurs. Les bleus sont remarquables et rappellent ceux du XIII<sup>ème</sup> siècle.

Sur le mur du fond est placé le vitrail représentant la Vierge, belle jeune femme authentifiée par l'inscription REGINA et son magnifique manteau bleu.



Photos Josette Marty

***Saint Barthélémy dans la chapelle de la Vierge.***

La Vierge pose sa main gauche sur un objet que l'on a tôt fait d'identifier comme étant une hélice d'avion. Étonnant prolongement de la protection infinie de la reine des cieux !

En fait, il faut savoir que l'abbé Marchadou qui était passionné d'aviation, pilotait profitant de la présence toute proche du terrain d'atterrissage du Camp de César près de Belvès. Au cours d'un vol, son biplan s'écrasa dans la forêt Bessède. L'abbé aviateur en ressorti indemne et l'épave de l'avion fut ramenée à Belvès où des clichés furent conservés. On peut comprendre la reconnaissance de l'abbé envers sa protectrice.



*Image de la Vierge dans la chapelle sud du transept*

Sur le mur gauche, le vitrail offert par un donateur désigné par les initiales A.G, représente la colombe de la paix. Mais, là encore, on peut y voir une référence à l'aviation par la déformation stylisée des ailes de l'oiseau.



*Vitrail de la Paix dans la chapelle de la Vierge*

La colombe tient en son bec le rameau d'olivier, autre symbole pacifique. Quand on se rappelle l'époque où ces vitraux ont été posés, l'appel à la paix semble naturel.



*Saint Joseph*

La chapelle Saint-Joseph est abritée dans la partie nord du transept. Le saint est figuré, sur le mur du fond, en homme jeune et barbu aux bras robustes. Son métier de charpentier est suggéré par la scie sur laquelle il s'appuie.

Le vitrail sur le mur de gauche est dédié à saint Victor, titulaire de l'église.



*Saint Victor*

Le verrier a représenté le saint en uniforme de soldat romain puisqu'il était officier de la légion thébaine. Remarquons tout l'effet décoratif que l'artiste a su tirer du manteau pourpre du soldat. Retenu par une agrafe, ce manteau dont l'armée n'en payait que la moitié, entra dans la légende lorsque saint Martin le partagea pour donner à un pauvre la partie qui lui appartenait.

Les plis de ce manteau aux lignes droites et aux bords ondulants garnissent harmonieusement la partie basse du vitrail tandis que le visage du martyr se détache sur le fond de son auréole rouge entourée d'or.

Remarquons également la précision avec laquelle est présenté l'équipement



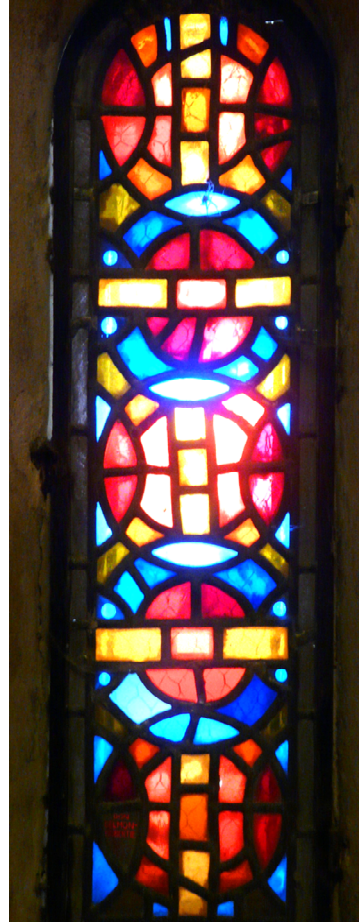


*Vitrail de la chapelle Saint-Joseph*

militaire de l'officier : la cuirasse garnie de plaques de métal, la courte épée suspendue au côté, les sandales dont les lanières constituent un motif décoratif bleu. Ne manque que le casque qui aurait nui à l'expression du visage.

Dans la chapelle Saint-Joseph, un autre vitrail offert par une famille attire l'attention. Ce vitrail représenterait le bâton du maréchal Pétain, ce qui n'est pas étonnant vu la période de sa création.

Outre sept étoiles sur le bâton, le vitrail

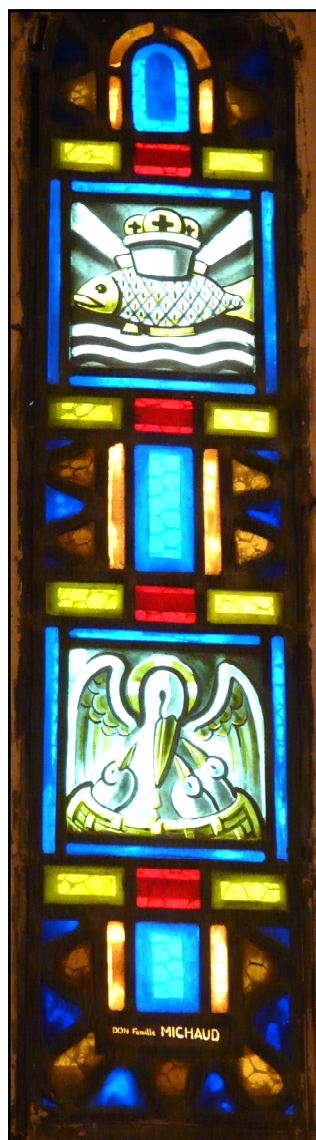


*Vitrail abstrait*

est orné de symboles comme la fleur de lys représentant la royauté et les abeilles, référence à l'Empire. La curieuse juxtaposition de ces emblèmes marque bien le trouble des premières années de la guerre 39-45.

Pour les petites ouvertures du bâtiment initial, le verrier a conçu des vitraux aux motifs abstraits caractérisés par la richesse et l'harmonie des verres colorés.

La petite nef est également éclairée par quatre vitraux de la même époque aux couleurs tout aussi profondes.



***Symboles du Poisson et du Pélican***

Sur la droite, un vitrail offert par la famille Michaud représente les premiers symboles chrétiens entre des motifs colorés abstraits. En haut du vitrail, le poisson rappelle un thème déjà traité sur un chapiteau : signe de ralliement des premiers chrétiens qui voyaient dans le mot « poisson », écrit en grec ancien,



***Saint Michel terrassant le Dragon***

les initiales de l'expression « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur », également en grec. Au-dessous, le pélican nourrissant ses petits de sa propre chair, représente depuis le Moyen-Âge l'eucharistie et la charité.

Sur la gauche, l'archange saint Michel au visage juvénile, enfonce une lance dans la gueule du dragon.



*Jeanne d'Arc*

Sur le côté gauche de la nef, le vitrail dédié à Jeanne d'Arc met en valeur la maîtrise du verrier dans la coloration bleue.

La sainte en armure a retiré du fourreau son épée en forme de croix. Derrière elle, on voit des fortifications, allusion au siège d'Orléans en 1429.

L'ample manteau bleu rejeté sur les épaules laisse apparaître l'armure et la cote de maille formant jupe.

Le visage de Jeanne se détache dans une auréole cerlée d'or et aux reflets rougeâtres.



*Jésus-Christ*

Le vitrail représentant le Christ est d'une symbolique très étudiée. Jésus porte tous les attributs de la majesté. Il tient dans sa main droite le globe crucifère (orbe) qui, dans l'antiquité romaine représentait le monde. Dans sa main gauche, il porte le sceptre qui caractérise la royauté. Le manteau pourpre qui l'enveloppe marque la puissance et l'autorité.

Le visage est traité tout en nuances et fait penser à une évocation du portrait se détachant sur le Saint Suaire.

**GérardMARTY**

À suivre.

**LA VIERGE DES GABARIERS À SIORAC (suite).**



Photo Gérard Marty

*Le château de Gavaudun en Lot-et-Garonne*

**G** Geoffroy de Vivans, seigneur de Doyssac, à la tête de son escadron de cavalerie, participa à la bataille de Coutras le 20 octobre 1587. Henri de Navarre, futur Henri IV, conduisait les troupes protestantes qui battirent l'armée royale d'Henri III commandée par le duc de Joyeuse.

Geoffroy de Vivans, au cours de l'attaque, se heurta à un groupe de lanciers qui le blessèrent profondément au bras et au bas-ventre. Néanmoins, il se fit remonter à cheval pour assister à l'issue de la bataille qui dura trois heures.

Son historien dit qu'on retira la lance qui pendait à son bras après en avoir scié le manche puis extrait le fer avec une tenaille. Malgré les souffrances dont se plaignait Geoffroy, on ne remarqua pas de corps étranger dans la blessure au ventre.

Le lendemain de la bataille, le capitaine Vivans coucha à Gurson « dans des tourments inouïs ». Le quatrième jour il se rendit à Sainte-Foy où un chirurgien de Bergerac sonda la plaie mais ne trouva rien.

Ce n'est que le lendemain devant l'insistance du blessé que le chirurgien découvrit, d'abord une esquille de bois longue comme le doigt, puis après avoir donné quelques coups de rasoir dans la plaie purulente et gangrénée, un grand fer de lance doré.

Jean, fils de Geoffroy, porta la pointe de lance à Henri de Navarre qui venait d'arriver à son tour à Sainte-Foy et qui appréciait la vaillance de son « conseiller d'état et privé, gouverneur du Périgord et du Limousin ».

Geoffroy de Vivans vint se reposer au château de Gavaudun, près de Biron aux limites du Périgord et de l'Agenais. Le château appartenait en fait à sa suzeraine Marguerite de Lustrac.

Le château reconstruit vers le XIII<sup>ème</sup> siècle est perché sur une table calcaire dominant l'étroite vallée de la Lède, cours d'eau se jetant dans le Lot.

Si l'on en juge par le donjon, haut de 25 mètres, sur 5 étages, c'était une redoutable forteresse, propre à dissuader tout assaillant.



Photo Gérard Marty

### ***Le donjon de Gavaudun***

Le repos à Gavaudun fut bénéfique à Geoffroy de Vivans qui reprit bientôt ses activités guerrières pour la cause protestante.

En 1592, il rejoint le maréchal de Matignon qui assiège le château de Villandraut près de Langon en Gironde. Cette forteresse carrée est défendue par une tour à chaque angle et deux, de part et d'autre de l'entrée. Elle a été construite au tout début du XIV<sup>ème</sup> siècle par le pape Clément V. Entourée de douves, elle reste, en cette fin de XVI<sup>ème</sup> siècle, encore difficile à prendre.

Le 19 août 1592, au cours d'une inspection des travaux de défense des assiégés, Geoffroy est touché par un coup de mousquet, on dit aussi une arquebusade. Malgré les soins de son chirurgien, le capitaine en mourra deux jours plus tard.

Henri de Navarre, devenu roi de France en 1589, a écrit à Jean de Vivans, fils aîné de Geoffroy pour lui témoigner de



Vu sur le site

### ***Le château de Villandraut***

toute l'estime qu'il portait au capitaine et lui transférer les charges attribuées à son père.

Geoffroy de Vivans avait reçu d'Henri de Navarre puis du roi de France, en récompense de son engagement pour la cause protestante, de nombreux titres et des compensations pécuniaires avec lesquelles il avait entrepris la construction d'un vaste château sur la commune de Doissat près de Belvès.

Un mémoire par Bertrand de Boysson nous renseigne sur les origines du château. Le vaillant capitaine avait acheté en 1578, les terres de Doysac, comme écrit à l'époque, à Marguerite de Lustrac (1527-1597), dame de Gavaudun, veuve de Geoffroy de Caumont (1525-1574), seigneur de Castelnau qu'elle avait épousé en secondes noces en 1568. Il est à noter que Geoffroy de Caumont avait quitté l'habit de prêtre pour hériter des biens de son frère François, protestant assassiné sans enfant, et se porter ainsi à la tête d'une des familles les plus riches du royaume. Cette fortune suscita bien des ambitions et des jalousies qui se manifestèrent par deux enlèvements successifs afin de l'épouser, de la toute jeune Anne de Caumont de Fronsac (1573-1642), fille de Marguerite de Lustrac et Geoffroy de Caumont.

En outre, Marguerite devenue veuve en 1574, avait bien du mal à conserver

ses biens. Elle avait recours, pour défendre ses châteaux, d'abord à Geoffroy de Vivans puis à son fils aîné Jean. Elle les récompensait par de confortables prodigalités.

C'est ainsi que Geoffroy de Vivans put entreprendre sur le plateau de Doyssac, une vaste construction avec tours, fossés et ponts-levis. Son fils Jean élargit encore le domaine, y ajouta des pavillons et le dota d'un temple protestant. Le château devait alors correspondre à l'estampe reproduite en page 18 du précédent numéro du Chalelh.



*Le château de Jean de Vivans*

La descendance de Jean de Vivans (1564-1641) connut des fortunes diverses. Deux de ses fils furent tués aux Pays-Bas. Un troisième fils, Geoffroy II, avait épousé en 1617 Jeanne de Pardailan d'Armagnac qui tomba veuve en 1626.

Jean II, l'aîné des garçons du couple fut tué à la bataille de Rocroy sans descendance si bien que le second fils, dit Geoffroy III hérita du château.

Mais Geoffroy II et Jeanne de Pardailan avaient eu aussi deux filles dont la plus jeune, Damaris (1627-1698) épousa Pons du Lion de Belcastel, seigneur de Siorac.

Cette alliance a de l'importance puisqu'elle va rattacher la famille de Vivans à la famille de Laverrie lorsque Barthélémy de Laverrie épousa en 1697, comme il est dit dans le numéro précédent, Judith-Louise du Lion, fille de Damaris.

Geoffroy III épousa Jacqueline de Caumont la Force et le couple se convertit au catholicisme en 1648. Par contre, leur fils Joseph Geoffroy et sa femme Marguerite de Garrisson demeurèrent dans la religion protestante à la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Sans enfant, ils subirent mille tracasseries si bien que Joseph Geoffroy émigra en Angleterre en 1715 et que sa femme se retira à Montauban.

Jacqueline de Caumont demeura au château de Doyssac jusqu'à sa mort en 1702 à l'âge de 88 ans. À la mort de Jacqueline et suite à l'émigration de son mari, les châteaux de Doyssac, du Bosc et de Panjas furent mis sous séquestre. En 1715, débuta un procès qui dura trente ans. La succession était revendiquée par un Joseph de Vivans-Bagat issu d'un frère cadet de Geoffroy II et Judith du Lion de Belcastel, fille de Pons du Lion et de Damaris, elle-même fille de Geoffroy II.

Paul, le fils de Judith qui avait épousé Barthélémy de Laverrie, obtint la succession en 1745. Il prit le nom de La Verrie de Vivans conformément aux dispositions du jugement.

Mais le château de Doyssac avait perdu de son éclat quand Joseph Geoffroy avait émigré laissant l'entretien à sa mère Jacqueline de Caumont. À la mort de Jacqueline, lors de sa mise sous séquestre puis pendant les trente ans du procès, le château fut quasiment à l'abandon. Les longues procédures ont coûté cher à Paul et à sa femme Jeanne de Vincens. Ils vendent le Bosc et Panjas et restent vivre dans le premier château de Siorac. Leur fils Antoine de la Verrie (1742-1798) retrouve une certaine aisance par son mariage avec Jeanne de Bouilhac, fille d'un fermier général. Il fait quelques réparations à Doyssac mais réside toujours à Siorac.



*Le nouveau château de Doyssac*

Photo Gérard Marty

À la Révolution de nouvelles dégradations seront apportées au château de Doyssac. Les tours seront démolies si bien qu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, à la mort d'Antoine et de Jeanne, il n'est plus habitable. Cependant Judith, leur fille aînée, née au château le 16 mars 1778, épouse Achille de Boysson le 22 novembre 1802.

Cette union entre les familles de Boysson et de La Verrie sera capitale pour l'avenir du château. En effet, à l'issue des partages des biens des La Verrie de Vivans en 1804, les nouveaux mariés Achille et Judith, héritent de ce qu'il reste du château de Doyssac.

Achille de Boysson qui fut maire de Doissat, est né à Cahors le 17 juillet 1779, issu d'une noblesse de robe. Son mariage avec Judith de la Verrie de Vivans a été célébré à Rampoux, petite commune du Lot à 20 km de Gourdon. C'est lui qui, à partir de 1818, va rebâtir la demeure de Doissat après avoir fait démolir les ruines des anciennes tours pour réutiliser les matériaux.

Plus modeste que celui de Jean de Vivans, le château rebâti par Achille de Boysson n'occupe qu'une partie de l'esplanade réservée à la précédente construction. Cela laisse de la place qui sera destinée à des fermes agricoles qui mettront en valeur le vaste plateau qui s'étend tout autour.

Achille de Boysson a conçu une demeure un peu austère, avec un rez-de-chaussée et deux étages. La façade est surmontée d'un fronton triangulaire qui apporte une touche classique. Le côté ouest est flanqué d'une tour carrée datant de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Les couvertures en ardoises datent sans doute de la construction de la tour

À l'entrée de la cour de ferme, on remarque deux colonnes surmontées d'anciennes pierres ouvragées, peut-être des restes du château d'origine.

Le 16 juillet 1805, naît à Doyssac Isaac, Caroline Amédée de Boysson, fils de Judith et Achille. Amédée qui mourra le 5 juillet 1886, va marquer d'une forte empreinte la commune de Doissat.



Photo Gérard Marty

**Une des colonnes à l'entrée de la cour**

Amédée de Boysson épouse en 1836 Marie-Thérèse de Chaunac-Lanzac au château de Monbette qui, selon Anne Béchaud, appartient à la famille de l'épousée depuis 1604.

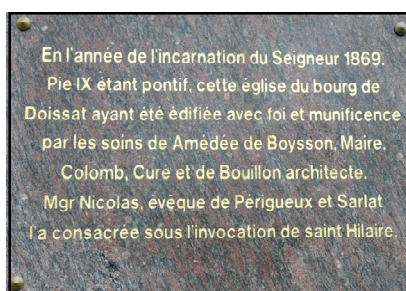
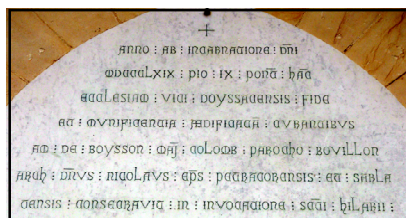
Monbette qui s'écrit actuellement Mombette est un lieu-dit de la commune de Cénac-Saint-Julien. Le château avait appartenu à la famille Montalembert d'après Jean Secret et Maubourget. Ils précisent que, le château ayant une vue directe sur la ville de Domme, il fut utilisé pendant les guerres de religion pour placer les pièces à feu lors de l'attaque de la bastide.

Sur le caveau des de Boysson à Doissat il est également mentionné que le mariage d'Amédée et de Marie-Thérèse a été célébré au château de Monbette qui devait alors posséder une chapelle privée.

L'acte de mariage est enregistré à la mairie de Cénac le lundi 16 mai 1836. Il y est indiqué qu'Amédée de Boysson est avocat. Le comte Raymon de Commarque

habitant le château de la Bourlie à Urval, oncle de la future et son fils Louis figurent comme témoins du mariage. Le couple Amédée de Boysson, Marie-Thérèse de Chaunac-Lanzac aura 17 enfants.

Amédée, comme son père Achille devient maire de Doissat. En 1869, il s'attache à faire reconstruire l'église démolie pendant les guerres de religion. Deux plaques de marbre, l'une en latin, l'autre en français, marquent le fait à la porte de l'église.



Photos Gérard Marty

**Plaques de l'église de Doissat**

FAMILLE DE CHAUNAC-LANZAC	
COMTE LOUIS	1844
COMTESSE NEE DE MONTALEMBERT	1788-1870
COMTE LUDOVIC	1809-1879
COMTESSE NEE DE SANZILLON	1813-1830
COMTESSE NEE DE MAYNARD	1831-1921
LECOLONEL RENE	1812-1833
M <sup>lle</sup> CHARLOTTE	1810-1898
CÉCILE	1843-1913
MARIE	1861-1889
COMTE LOUIS	1843-1910
COMTESSE NEE DE PICHON	1847-1914

Photo Michel Lasserre

**Plaques au cimetière de Cénac**

GérardMARTY

À suivre.



## **DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.**

**CASTANHÒL, LO CAMINAIRE (SEGUIDA).**

**U**na matinada brumejosa d'octòbre, coma Castanhòl las aima ! Lo camin trenca una garrissada suausa e Castanhòl a pausat lo fusilh a costa d'el, si daus uns còps lo labrit levava una lèbre. Los fums que montan de las faugièras li dison que la tèrra flurís e que los botarels van lèu espelir.

Mas, quand la sentor de vendenha li monta pel nas, sap qu'una bòria es pas lonh e que del trabalh li espera.

Las ròdas de fèr carranclan sus las pèiras de la bassa-cort e Castanhòl planta son truèlh davant la pòrta de la cava.

– E ! Castanhòl sès pas tardièr per trolhar !

– Aquesta annada las vendenhas son bravas, lo monde m'apèlan de pertot.

– Bravas, bravas, i a de las pèças que an colat e farai pas tant de vin coma antan ! Anem, en prumier cal cassar la crosta.

Puèi Castanhòl plaça lo truèlh que siagua bien assolat e pausa lo tinòl onte lo vin anirà pissar.

Los òmes uèlhan lo trulhador d'aquela vendenha sanguinosa e tan nolenta. Quand es plen, Castanhòl pausa los acotadors e lo palfèr.

Clicò, clacò, a cada còp de palfèr, la vendenha s'escrasa, lo vin raja e s'escola dins lo tinòl.

Sul còp de miègjorn, la prumièra trolhada es acabada. L'Abèl aurà doas barricas de vin de pressa. Què es pas çò que i a de melhor ! Què es juste bon per emportar quand l'òm trabalha per las tèrras al mes de junh mas que se siague pas virat en vinagre a la flurison !

## **AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.**

**CASTAGNOL, LE CHEMINEAU (SUITE).**

**U**ne matinée brumeuse d'octobre comme Castagnol les aime ! Le chemin traverse un bois de chênes tranquille et Castagnol garde le fusil près de lui au cas où le chien ferait lever un lièvre. Les brouillards montant des fougères lui disent que la terre fleurit et que les champignons vont bientôt se trouver.

Mais, quand l'odeur de vendange lui monte au nez, il sait qu'une ferme n'est pas loin et que du travail l'y attend.

Les roues en fer grincent sur les pierres de la basse-cour et Castagnol arrête son pressoir juste devant la porte de la cave.

– Eh, Castagnol, tu n'es pas en retard pour le pressage !

– Cette année, les vendanges sont belles, les gens m'appellent de partout.

– Belles... belles ; il y a eu du coulage sur certaines parcelles, je ne ferai pas autant de vin que l'an dernier ! Allons, d'abord, il faut casser la croûte !

Ensuite Castagnol cale le pressoir bien d'aplomb et met en place le baquet où ira couler le vin.

Les hommes emplissent le pressoir de cette vendange sanguinolente et si odorante. Quand il est plein, Castagnol place les coins et le levier en fer.

Clic, clac, à chaque coup de levier la vendange est écrasée, le vin gicle et s'écoule dans le baquet.

À midi, la première pressée est terminée. Abel aura deux barriques de vin de presse. Ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur. C'est bon pour emporter quand on va travailler loin dans les terres au mois de juin, pourvu qu'il ne se soit pas transformé en vinaigre à la floraison !

– E ! los òmes cal venir, la sopa es prèsta. Quò es la Bèrta que apèla per lo merendar. Mas Castanhòl es pas preissat d'anar desjunar. Voida son truèlh per la pressada de l'après-miègjorn perfin de retardar quand se botarà a taula.

Coneis la maison e sap que la Bèrta fai pas de cas del frescum e del, pòt pas l'endurar. Aquel diable de frescum que ven sus la 'siètas que an agut dels uòus o del poisson ! Tanben, chas el, velha que la Lisa bòte del vinagre sus las siètas avant de far la vaissèla. La Bèrta vòl pas entendre parlar d'aquò per poder donar l'aiga de vaissèla a son tesson.

Cal bien dire que lo frescum es mai que mai conegut e crent en Perigòrd. Quò es benlèu per aquò que i a quitament pas de mot en francès.

Lo Jan-Peire Reidi ne'n parlava l'autre jorn dins « *La Dordogne libre* » e se pensava qu'en Perigòrd e dins las Charantas benlèu an lo nas pus fin qu'alhors.

Del còp Castanhòl fai un petit chabròl, minja viste fach en chaunhant de naut e destaula lo prumier per tornar a son truèlh sentir la bona odor de vendenha que li tira lo frescum de pel nas.

La pressada de l'après-miègjorn es pus pita. Ne'n pòdon traire nonmàs una barrica e mièja. L'Abèl vòl far la gota e garda la vendenha pressada dins una tina, la capèla de sable del temps que l'alambic vengue.

Ren se pèrd : la vendenha, escolada fai lo vin, pressada balha la piqueta, perfin calfada se'n tira la gota.

La gota, remèdi miraculós de las bòrias d'autres còps. Se'n beviá amb lo cafè, quò tuava los vèrmes.

– *Eh, les hommes il faut venir, la soupe est prête !*

*C'est Berthe qui appelle pour le déjeuner. Mais Castagnol n'est pas pressé de manger. Il vide son pressoir pour la pressée de l'après-midi afin de retarder le moment de se mettre à table.*

*Il connaît la maison et sait que Berthe ne tient pas compte du « fréchun » et lui, ne peut pas le supporter. Ce diable de « fréchun » qui vient sur les assiettes qui ont contenu des œufs ou du poisson ! Aussi chez lui, surveille-t-il que Lise mette bien du vinaigre sur les assiettes avant de faire la vaisselle. Berthe ne veut rien entendre et donner l'eau de vaisselle à son cochon.*

*Il faut bien dire que le « fréchun » est surtout connu et craint en Périgord. C'est peut-être pour cela qu'il n'y a même pas de mot en français.*

*Jean-Pierre Reidi en parlait l'autre jour dans « La Dordogne libre » et il estimait qu'en Dordogne et en Charente, on a peut-être le nez plus fin qu'ailleurs.*

*Aussi, Castagnol fait un petit chabrol, mange rapidement sans goûter et se lève le premier de table pour revenir à son pressoir sentir la bonne odeur de vendange qui lui enlève le « fréchun » du nez.*

*La pressée de l'après-midi est plus réduite. Il en sortira seulement une barrique et demie. Abel veut distiller et il garde la vendange pressée dans une cuve, la couvre de sable en attendant que vienne l'alambic.*

*Rien ne se perd : la vendange écoulée fait le vin, pressée donne la piquette, enfin chauffée on en sort l'eau-de-vie !*

*L'eau-de-vie, remède miraculeux des fermes d'autrefois. On en buvait avec le café, cela tuait les vers.*

Una fissada de forçalon, una talhadura e quitament per desinfectar la plaga quand lo veterinari aviá sanat los tessonets : la botelha d'aiga de vita era tojorn a portada de man.

De sègre.

GérardMARTY

*Une piqûre de frelon, une coupure et même pour désinfecter la plaie quand le vétérinaire avait châtré les petits cochons : la bouteille d'eau de vie était toujours à portée de main.*

*À suivre.*



Illustracion Jaume Saraben

Illustration Jacques Saraben

## LIMEUIL AU XIX<sup>ème</sup> SIÈCLE (Suite du numéro 44).

**E**n observant les relevés des deux premiers recensements de Limeuil, ceux de 1836 et de 1841, on est étonné de ne pas y trouver un boulanger. Nous avons fait la même constatation sur les relevés de Alles à la même époque. On retrouve encore d'anciens fours chez les particuliers. Peut-être étaient-ils utilisés en commun entre voisins ?

Par contre, sur le recensement de 1856 nous trouvons un boulanger qui se nomme Rivière. On note également un Darnige qui est « fournier ». Travaille-t-il dans un four ou en construit-il ? C'est aussi l'ancienne désignation des boulangers qui est restée comme patronyme. Il existait d'ailleurs des Fournier à Limeuil, il n'y a pas si longtemps.

La population s'élève alors à 828 habitants, en léger recul, par rapport aux dénombremens précédents. Les habitants du bourg sont les plus nombreux, 421 pour 407 dispersés dans les différents lieux-dits. Le canton a été transféré à Sainte-Alvère et le juge de paix a disparu. Nous n'avons pas non plus trouvé le nom du curé desservant la paroisse mais il y a bien un marguillier.

Parmi les 33 propriétaires logés dans le bourg, certains se disent propriétaires-cultivateurs. Leurs champs sont dans la campagne où l'on trouve principalement des métayers. Les 2 cultivateurs et les 3 métayers aussi recensés dans le bourg exploitent des parcelles voisines.

Quatre rentiers dont trois veuves, représentent une certaine aisance.

Un vétérinaire et un docteur, maire de la commune, soignent animaux et habitants. Une bonne, huit servantes et neuf domestiques sont employés au village.

Les journaliers au nombre de 14, dont une femme, louent leurs bras. Les deux jardiniers recensés pouvaient tirer leur occupation des multiples jardins, soigneusement entretenus à l'extérieur des anciens remparts ou enchâssés entre les maisons et protégés par les murs des ruelles. Ces jardinets étaient encore cultivés en 1950.

Le trafic par gabares nécessitait un receveur de navigation. Il y avait un patron, un charpentier de bateaux et 5 mariniers qui vivaient de ce trafic. On peut aussi estimer que le marchand de bois expédiait une partie de sa marchandise par bateaux. Deux aubergistes se proposent de restaurer cette population de passage sur le port. Ils exerçaient aussi un autre métier : tourneur pour l'un, cordonnier pour l'autre. Un second cordonnier vivait uniquement de son métier.

Dans la famille Garrigue, le chef de ménage et ses trois garçons sont pêcheurs tandis qu'un passeur, dit « passager », assure le service du bac.

Les tisserands, au nombre de 10 plus un ouvrier, sont parmi les artisans les plus nombreux. Trois tailleurs et trois couturières cousent les costumes et les robes tandis qu'une mercière vend boutons et rubans.

Les maçons sont également une dizaine, l'un d'eux travaille avec son fils et son gendre. Un tuillier fournit la couverture des maisons.

On compte 5 menuisiers parmi lesquels les patronymes Estay et Monginet se sont perpétués dans cette profession jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle. Un scieur de long et son ouvrier pouvaient leur fournir le bois d'œuvre. La ville comptait aussi trois tonneliers, montrant que la culture de la vigne était fort répandue sur les coteaux ensoleillés et que le phylloxéra n'était pas encore arrivé en Dordogne.

Un seul charron pourvoyait à la fourniture des charrettes et des brouettes. Deux autres artisans, un serrurier et un forgeron, venaient compléter les besoins du petit bourg.

On relève, côté commerçants, un boucher et deux épiciers qui devaient être situés, comme on le voyait encore en 1950, l'un près du port pour desservir les habitants de la plaine et l'autre vers l'église Saint-Catherine, plus proche des habitants au nord du village.

Enfin, un instituteur et une institutrice assuraient aux enfants l'instruction qui n'était pas encore obligatoire.

La population vivant au château de la Vitrolle mérite que l'on s'y arrête. Le propriétaire, le comte André Hubert d'Arlot de Saint-Saud, est né au château de la Meynardie à Saint-Privat-des-Prés sur le canton de Saint-Aulaye au nord-ouest de la Dordogne. Il est fils du baron Louis d'Arlot et de Marguerite de Fayolle. Il y vit avec sa femme Jeanne Françoise de Vassal de Sineuil. Le ménage dispose d'une gouvernante, deux domestiques et trois servantes. Un couple de métayers, aidé par un domestique et une servante, travaille la ferme du château.



*Rue de Limeuil vers 1950 par Julien Saraben. On y voit nettement l'encadrement d'une ancienne échoppe*



Collection Christian Bellanger

*Château de la Vitrolle  
Carte postale expédiée de Limeuil  
le 4 juillet 1915*

**Gérard MARTY**

## FÊTE BISANNUELLE DES VIEUX MÉTIERS À CALÈS.



Tous les deux ans le village de Calès est abondamment décoré de fleurs en papier pour accueillir les visiteurs venus revoir les gestes d'autrefois aux battages, au four, au lavoir et au pressoir d'huile de noix ainsi que les jeux anciens en bois qui passionnent jeunes et adultes.

Dimanche 7 août, *Mémoire et Traditions en Périgord* y présentait ses DVD en occitan et ouvrages ainsi que les nombreux engins de pêche utilisés sur la Dordogne. Sébastien, jeune pêcheur amateur, a fait une démonstration de tricotage d'une nasse en fil.



Photos Gérard Marty

Photos Guy Monteil

*Décoration de l'église et jeune pêcheur amateur tricotant une nasse*



*Stand occitan à Estivalivre* Photo Michelle Fourteaux

**L**a manifestation Estivalivre organisée mercredi 3 août par la Bibliothèque municipale du Buisson-de-Cadouin et la municipalité fêtait son vingtième anniversaire.

Elle s'est déroulée sur la journée entière, l'invité d'honneur étant Pierre Bellemare venu en voisin.

Outre les bouquinistes habituels, les auteurs périgourdins étaient réunis sous un grand chapiteau pour dédicacer leurs œuvres. Les enfants avaient également leur espace de jeux.

Sous un stand meublé de chaises longues comme à la plage, des lectures étaient faites dans une aimable convivialité.

La langue occitane a également bénéficié d'un stand où s'étaient réunis Jean-Claude Dugros, majoral du Félibrige, Michel Chadeuil, Jacques Figeac et Gérard Marty représentant l'association *Mémoire et Traditions en Périgord*.

Jean-Claude Dugros présentait les ouvrages édités par l'Institut des Études Occitanes ainsi que ses traductions en

occitan des *Contes Populaires* patiemment recueillis par Claude Seignolle.

Michel Chadeuil est l'auteur de nombreux livres en occitan et en français. Un de ses derniers, écrit en français : *J'ai refermé mon couteau*, explique avec beaucoup d'émotion et de sensibilité le sens profond d'une façon de vivre qui subsiste dans l'âme périgourdine.

Jacques Figeac, de Daglan, auteur entre autres du remarquable *Cascanhòls de Ceu* et animateur d'une revue entièrement en occitan *Plumas d'oc*, faisait résonner notre langue aux purs accents du Périgord Noir.

*Mémoire et Traditions en Périgord* qui a procédé à une réédition de *Tibal lo Garrèl* de Louis Delluc présentait ses productions sous forme de livres et de vidéos.

En résumé, ce fut une belle et sympathique journée parmi les livres dans toute leur diversité. Merci aux organisateurs qui ont mis tout leur cœur à la réussite de la manifestation.

## EN OBSERVANT LA NATURE.

### Singulière chenille.



Jacky, abonné au Chalelh, a recueilli dans son jardin une chenille de taille peu commune et aux couleurs délicates. Quelques jours tard, la chenille s'est transformée en belle chrysalide marron.



Tout laisse penser qu'il s'agit de la chenille d'un papillon de la famille des Sphinx, peut-être le Sphinx tête de mort. Nous attendons avec curiosité et impatience l'éclosion de l'insecte adulte.

### Mille soleils aux Salveyries.



L'arrivée aux Salveyries était bordée au début du mois d'août de champs de tournesols en pleine floraison, vrai régal des yeux !

## LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association

### Mémoire et Traditions en Périgord

Rédaction : Josette et Gérard MARTY avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries

24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

**Téléphone** : 05 53 63 31 58

**Courriel** : marty.salverio@wanadoo.fr

**Le site** : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

### PRODUCTION de l'Association "Mémoire et Traditions en Périgord"

*"Lo Chalelh"* abonnement annuel :  
(15 euros).

#### LIVRES

*"KG, Prisonnier de guerre"* de  
Fernand MARTY (13 euros).

*"Tibal lo Garrèl : e la carn que  
patís"* de Louis DELLUC édition en  
occitan et français (20 euros).

*Comme un vol de demoiselle* de  
Jacky Adole - Recueil de nouvelles -  
(15 euros).

*Constance Cassabel* de Jacky Adole  
- Une vie de femme dans le midi à la  
fin du XIX<sup>e</sup> siècle - (15 euros)

#### DVD

##### *"Brava Dordonha"*

Reportages en occitan sur Alles et  
Paunat (Sous-titrés en français)  
(10 euros).

##### *"Tèrmes dau Perigòrd"*

Reportages en occitan sur Redon  
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en  
français) (10 euros).

##### *"Cloquièr dau Perigòrd"*

Mise en place de la cloche de  
Conne-de-Labarde et histoire de  
ramoneur (10 euros).

*"Perigòrd Negre"* : Peiraguda au  
Coux et La Promenade du Nénet  
(10 euros).